

EMPEREUR D'AMÉRIQUE

MARTIN POLLACK

EMPEREUR D'AMÉRIQUE

Le grand exode de Galicie

Traduit de l'allemand par Odile Demange

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Kaiser von Amerika*
Les images proviennent du fonds d'archives de Martin Pollack.
Copyright © Paul Zsolnay Verlag Wien 2010

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-397-8

Les sirènes de l'émigration

Le 27 mars de l'an 1888, une patrouille de gendarmerie appréhende quatre Slovaques à Stare Stawy, une petite localité de Galicie occidentale. Stare Stawy est située à proximité d'Oświęcim, Auschwitz en allemand, à quelques kilomètres seulement de la frontière prussienne.

Les Slovaques sont à pied. Ils commencent par refuser de répondre aux questions, font ceux qui ne comprennent pas un mot de polonais, se contentent de hausser les épaules et de secouer la tête. Il faut qu'un des gendarmes donne quelques solides bourrades au plus jeune, presque un enfant encore, pour qu'ils se décident à raconter leur histoire. Ils disent venir de Hongrie, du hameau de Brutovce dans le comitat de Zips, et avoir l'intention d'émigrer en Amérique. Hormis cette maigre explication, ils n'ont à eux quatre que quelques florins à présenter. Aussi les escorte-t-on jusqu'à Stare Stawy où ils sont remis au maire chargé de les renvoyer chez eux avec un avis d'expulsion.

Avant que les autorités n'aient pu organiser le retour de ces indigents indésirables, puisque c'est ainsi que le jargon officiel désigne les miséreux de leur espèce, Mathias Komara, trente ans, Pál Popovic, dix-huit ans, Jan Virosztek, seize ans, et Jakob Komara, quatorze ans, réussissent à prendre la clé des champs. Les recherches entreprises immédiatement restent vaines.

L'arrestation puis la fuite des quatre jeunes gens provoquent une activité frénétique et une correspondance animée entre les autorités galiciennes et hongroises, comme s'il ne s'agissait pas d'émigrants inoffensifs mais de dangereux criminels qu'il fallait absolument mettre sous les verrous.

Le maire de Stare Stawy commence par rapporter l'incident aux instances supérieures, la préfecture de district de Biała. Les Slovaques n'ont rien laissé derrière eux, à part trois florins, confisqués à l'aîné du quatuor par les gendarmes. Les trois autres n'avaient pas un sou en poche. Quant à leurs pauvres bagages, une valise de bois fermée par un cadenas et quelques balluchons, ils les ont emportés dans leur fuite. Cet élément ne figure cependant pas dans le rapport du maire, comme s'il craignait qu'on pût lui reprocher sa négligence ; après tout, il aurait pour le moins dû mettre leurs effets en sûreté.

Un mois plus tard, le préfet de district de Biała adresse un courrier au bureau de l'honorable président du tribunal du comitat de Leutschau, Levoča en slovaque, pour lui demander si les quatre individus recherchés n'auraient pas, entre-temps, regagné leur village natal. Cette note de service utilise le nom hongrois officiel du hameau, Brutócz. Par ailleurs, les autorités hongroises se voient priées de bien vouloir tirer au clair les complicités dont ont bénéficié Mathias Komara et ses jeunes compagnons pour se rendre de Brutócz jusqu'à la frontière prussienne. Il est inconcevable que ces villageois sans expérience aient pu entreprendre seuls un tel voyage.

Les autorités galiciennes soupçonnent le représentant d'une agence d'émigration hambourgeoise d'Oświęcim, un certain Simon Herz, d'être à l'origine de leur départ. Il aurait incité les Slovaques à émigrer dans l'intention de leur vendre des billets de bateau pour l'Amérique. Peut-être Herz a-t-il donné rendez-vous aux quatre hommes après leur fuite de Stare Stawy et les a-t-il conduits à la faveur de l'obscurité à proximité de la frontière prussienne ? Rien de plus facile que de prendre le train pour Berlin à la gare frontalière de Myslowitz, puis de poursuivre jusqu'à Hambourg ou Brême, les deux grands ports allemands d'émigration.

Le juge de Leutschau charge le maire de Brutócz d'enquête : qu'il interroge les proches des émigrants. Ceux-ci déclarent qu'un charretier du comitat de Zips a conduit les

jeunes gens à proximité de la frontière prussienne, où ils sont tombés sur la patrouille de gendarmerie royale et impériale, laquelle a confisqué cinq florins à Mathias Komara. Les forces de l'ordre lui en ont rendu deux, et en ont versé trois à la commune. Ce sont les trois florins remis ensuite à la préfecture de Biała. Jusque-là, le récit paraît cohérent.

« On ne sait rien de plus, le seul point établi étant que les susdits se trouvent tous actuellement en Amérique. Un certain monsieur Simon Herz aurait pris en charge ces gens directement à la frontière prussienne et leur aurait fait passer la frontière en voiture », conclut le procès-verbal.

Cette allégation semble confirmer les soupçons qui pèsent sur l'agent d'émigration. Mais comment est-il entré en relation avec les Slovaques ? Est-il venu les chercher à Stare Stawy ? Comment a-t-il été informé de leur arrestation ?

Toutes ces questions demeurent sans réponse. On ne peut s'empêcher toutefois de suspecter que Simon Herz d'Oświęcim bénéficie de relations privilégiées avec certains services officiels.

La transcription de l'interrogatoire des proches des fugitifs est signée par Komara Maria, épouse de Komara Mathias, Virosztek Maria, mère de Virosztek Johann, Komara Maria, mère de Komara Jacob, et Popovic Johann, père de Popovic Paul. Seule l'épouse de Mathias Komara signe vraiment, d'une écriture un peu hésitante et tremblante il est vrai, alors que les autres en sont réduits à tracer des croix au bas du procès-verbal.

La graphie des noms varie d'un document à l'autre. On trouve tantôt Paul Popowicz, tantôt Paul, Pál ou Pavol Popovic, Popovič, plus tard également Popovich ou Popovics, Mathias Komara s'écrit parfois Maciej Komar, Jan Virosztek, Johann Virosztak voire Wirostak – tout cela est évidemment très déroutant pour les employés de l'administration qui s'efforcent honnêtement d'y voir clair.

La première source de confusion concerne la localité d'où sont originaires les quatre émigrants. Jusqu'en 1899, elle porte le nom hongrois de Brutóc, puis, toujours en hongrois, celui de Szepesszentlőrinc, en allemand, on parle de Brutowitz, mais aussi de Stenzelau ou de Stenzelhaus, les émigrants slovaques appellent leur village natal Brutovce, alors qu'en rusyn – le hameau est également habité par des Ruthènes, c'est-à-dire des Ukrainiens –, il porte le nom de Brutivcy. Que d'appellations

pour une paroisse de quelque 150 âmes, peuplée essentiellement de Slovaques de confession catholique : une église blanche maçonnée ornée d'un clocher à bulbe ramassé, datant de la première moitié du ^{xiv}^e siècle et dédiée à saint Vavrínek, autrement dit Laurent, le saint patron de la commune, quelques solides maisons de pierre – mais la plupart des habitations sont en bois et mériteraient plutôt le nom de cabanes –, des collines vallonnées, des prairies, des champs étroits. Sans vivre dans la misère, les paysans de Brutovce n'en sont pas moins obligés de travailler dur du matin au soir, aux champs, dans les vignes, dans la forêt, à l'étable : les bêtes ignorent les dimanches et les jours fériés.

Prenons l'exemple de la famille de Pál Popovic, un des quatre hommes appréhendés en mars 1888 juste avant la frontière prussienne. À sa naissance, ses parents, János et Anna Popovic, née Milcsák, vivent encore sous le toit de ses grands-parents. La maison, enregistrée par l'administration sous le numéro 65, possède deux chambres à coucher et une cuisine, deux caves, trois étables ou autres dépendances, et une aire de battage. Cela suffit pour abriter les deux familles, soit six personnes au total, et le bétail. Au recensement de décembre 1869, le grand-père de Pál, Mihály Popovic, déclare être propriétaire de deux chevaux – des hongres –, de deux bœufs et d'une vache de race hongroise ainsi que d'une vache suisse, de dix brebis ordinaires et de deux brebis reproductrices, auxquels s'ajoutent deux ânes – les poules, les canards et les oies ne figurent pas à l'inventaire. Les vaches suisses font l'objet d'une rubrique à part sur le formulaire, ce ne sont pas des bêtes comme les autres, elles donnent plus de lait que les hongroises. Avoir une vache suisse dans son étable, ça pose un homme, au village. Bien sûr, Mihály Popovic a également des champs, des prés, des prairies à foin, un verger autour de la maison, un potager – une belle propriété ; mais qui dit grande exploitation dit également beaucoup de travail.

Peut-être est-ce parce qu'il en a assez de s'échiner tous les jours que Pál, qu'on appelle évidemment Pavol chez lui, en slovaque, décide d'émigrer à dix-huit ans, avec d'autres paysans et fils de paysans du village. Comme la plupart des enfants, Pavol a commencé à travailler très tôt, dès cinq ans. Une de ses premières tâches consistait à surveiller les poules et les oies ; on lui a ensuite confié les porcs, puis à huit ans les vaches.

Il gardait les poules, les oies et les cochons aux alentours de la maison et n'a commencé à s'éloigner que pour conduire les vaches au pré, à une certaine distance du village, ce qui l'obligeait à quitter la maison pour toute la journée, et même parfois plusieurs jours d'affilée : le cas échéant, il passait la nuit dans une cabane de fortune faite de branchages. Le travail des enfants est réglé comme du papier à musique dans les grandes familles paysannes, chacun a une mission clairement définie.

Peut-être aussi les parents de Pavol ont-ils décidé de l'envoyer en Amérique pour qu'il y gagne quelques dollars. De nombreux émigrants projettent en effet de ne s'absenter que quelques années avant de rentrer au pays et d'utiliser leurs économies pour acheter un champ, un bois ou du cheptel, pour dédommager leurs cohéritiers ou régler leurs dettes et leurs arriérés d'impôts. Les *Amerikagänger*, comme on appelle ceux qui partent en Amérique et en reviennent dès qu'ils ont gagné suffisamment d'argent, sont particulièrement nombreux parmi les émigrants slovaques ; Pavol Popovic et ses compagnons sont bien décidés, eux aussi, à ne pas tourner définitivement le dos à leur village natal.

Mais qui a bien pu inspirer à ces gens extrêmement modestes de Brutovce l'idée d'aller tenter leur chance en Amérique ? À l'image de la population rurale de la Galicie voisine, les petits paysans et journaliers slovaques du comitat de Zips sont majoritairement analphabètes ; Pavol Popovic et ses compagnons ne font pas exception. Il est difficile d'imaginer qu'ils aient pu apprendre par des journaux ou des brochures l'existence d'une Terre promise située de l'autre côté de l'océan. Les lettres dans lesquelles les émigrés qui ont appris à écrire dépeignent sous des couleurs séduisantes l'existence qu'ils mènent à l'étranger jouent un rôle primordial ; il leur arrive également d'envoyer à leur famille une petite somme, un ou deux dollars – même si les billets glissés dans une enveloppe courent le risque d'être volés. Les destinataires demandent alors à l'instituteur ou au curé de leur lire ce courrier. Les lettres commencent habituellement par une invocation pieuse : Loués soient Jésus-Christ et la sainte Vierge Marie, sa mère ! La moitié du village se rassemble souvent pour écouter, captivée, ces récits de la lointaine Amérique.

Un vieil émigré originaire de Brutovce, un prêtre catholique, raconte peu avant sa mort aux États-Unis que des agents sont venus au village recruter des gens, cherchant à les persuader

de se rendre en Amérique. Cela arrive tout le temps. Dans d'autres villages du comitat de Zips aussi, des agents étrangers apparaissent et racontent aux habitants médusés des histoires merveilleuses de ce continent prospère, où l'on trouve de l'or dans les rues – il suffit de se baisser pour le ramasser. Les agents savent également comment on s'y rend, dans un bateau plus grand que l'église de Brutovce et, comme ce sont de braves gens, ils acceptent qu'on leur verse un acompte pour les billets qui assureront aux volontaires une place sur le paquebot en partance pour l'Amérique.

Quand un gendarme de la monarchie austro-hongroise montre son nez au village, ce qui est rare, les agents se taisent et jouent les innocents. Seul le hasard les a conduits dans ce hameau, ils ne font d'ailleurs que passer.

S'il n'est pas interdit d'émigrer d'Autriche-Hongrie, en revanche, le racolage de candidats au départ est illégal. Il est considéré comme un délit de faire de la propagande pour l'émigration et d'encourager d'éventuels émigrants sans disposer d'une autorisation, c'est-à-dire d'une patente de l'État, ou de leur vendre des billets pour la traversée de l'Atlantique. Les peines sont particulièrement sévères pour ceux qui incitent au départ ou soutiennent le projet d'hommes en âge de porter les armes et qui ne sont pas en mesure de présenter de certificat de démobilisation de leur régiment. Catalogués comme complicité de désertion, de tels agissements sont passibles de très lourdes sanctions. Pavol Popovic et Jan Virosztek ne se sont pas encore acquittés de leurs obligations militaires et seraient bien en peine de présenter un certificat de démobilisation.

Tout semble indiquer que Simon Herz a encouragé les deux jeunes Slovaques dans leur intention de se dérober au service militaire. Peut-être leur a-t-il même inspiré cette idée. Cela fait longtemps que les autorités galiciennes ont cet agent d'émigration dans le collimateur ; elles espèrent bien réussir enfin à le coincer.

Le préfet de district de Biała invite les autorités d'Oświęcim à interroger Herz sur cette affaire. Celui-ci rejette toutes les accusations, déclarant par écrit : « Ce n'est pas moi qui ai envoyé ces gens à Hambourg en qualité d'agent concessionnaire de la Hamburg-Amerikanische Packetfahrt-Actien-Gesellschaft et ce n'est pas moi non plus qui leur ai vendu leurs billets de bateau.

Les passagers dont j'ai la responsabilité font le voyage en train et non en voiture. »

Simon Herz dirige l'agence d'émigration de la ligne Hambourg-Amérique d'Oświęcim, mais il n'est que gérant de cette société, enregistrée au nom d'un certain Josef Klausner de Brody. Celui-ci exploite une autre agence dans la ville frontalière de Galicie orientale, pour la Cunard Steamship Company de Liverpool. Très actif, lui aussi, dans le commerce de l'émigration, il est également suspect aux yeux des autorités. Convoqué par la préfecture de district de Biała, il réagit avec indignation ; il adresse une note au gouverneur royal et impérial de Lemberg, protestant énergiquement contre tous les reproches qu'on lui fait : il a obtenu du haut proconsulat royal et impérial, explique Klausner, l'autorisation de fournir aux habitants de Brody qui souhaitent se rendre en Amérique des billets de bateau pour la ligne de la Cunard, et à ceux d'Oświęcim des billets pour la ligne Hambourg-Amérique, et a toujours scrupuleusement tenu compte dans son entreprise de toutes les réglementations en vigueur. Il arrive pourtant régulièrement que ses collaborateurs et lui-même soient calomniés par des esprits jaloux. Il sait parfaitement qui est à l'origine des dénonciations qui s'accumulent sur les bureaux des autorités : il s'agit évidemment des représentants à Oświęcim de la Norddeutsche Lloyd de Brême. Une méthode évidente pour se débarrasser d'un concurrent gênant.

La note de Klausner est jointe au dossier, et une copie en est transmise à la préfecture de district de Biała. Le dossier consacré à l'affaire du quatuor d'émigrants slovaques disparus s'étoffe, on rédige des procès-verbaux, des lettres vont et viennent entre la Hongrie et la Galicie, des enquêtes sont exigées, des interrogatoires menés.

Les individus concernés ne savent rien de ce qui se passe, car il y a belle lurette qu'ils ont rejoint la Terre promise. Le 1^{er} avril 1888, quatre jours seulement après avoir été appréhendés par les gendarmes à proximité de Stare Stawy, ils ont embarqué à bord du *Rugia*, un bâtiment de la Hamburg-Amerikanische Packetfahrt-Actien-Gesellschaft, Hapag en abrégé, qui assure la traversée Hambourg-New York, via Le Havre. Ils voyagent en classe économique, dans l'entrepont, en compagnie de quatre autres habitants de Brutovec, dont le voyage jusqu'à Hambourg s'est déroulé sans accroc.

En ce 1^{er} avril, huit habitants de la petite localité partent pour New York, uniquement des hommes, tous vigoureux et en bonne santé : Mihály Popovic, 39 ans, Mihály Malinyak, 33 ans, Janko Hockicko, 30 ans, Mathias Komara, 30 ans, Pál Popovic, 18 ans, Jan Virosztek, 16 ans, Pál Korhnyak, 16 ans et Jakob Komara, 14 ans. Ce n'est pas seulement le désir d'aller en Amérique qui a réuni ces hommes de Brutovce. Mihály Popovic est le jeune frère du père de Pál, János, et il est chargé de veiller sur son neveu de 18 ans ; les parents de Pál, János et Anna Popovic, sont quant à eux le parrain et la marraine de Pál Korhnyak, lequel est apparenté à Janko Hockicko par sa mère, dont le nom de jeune fille est Hockicko. Parents de sang ou par alliance, voisins, ayant grandi les uns avec les autres, c'est un groupe étroitement soudé qui se met en route pour l'Amérique.

Pour leur village, ce départ représente une douloureuse saignée : cela fera autant de bras en moins pour le travail ; en outre, les plus jeunes auraient fait de bons partis – il est vrai qu'ils ont promis aux parents et aux jeunes filles de revenir. Les hommes entreprennent ce long voyage seuls, sans femmes, sans fiancées ni sœurs ; elles restent au pays pour veiller sur la maison, les champs, les jardins, le bétail. Dans l'entrepont du *Rugia*, ce sont presque exclusivement des hommes qui se pressent, la plupart ont entre 20 et 40 ans, l'âge où ils sont le plus productifs ; il n'y a que peu de familles, quelques parents avec leurs enfants, parfois des nourrissons, qui s'aventurent à faire cette longue traversée.

Mihály Popovic, né en 1849, est le plus âgé du groupe. Avec ses trente-neuf ans, et si l'on tient compte de la pénibilité des conditions de vie et de travail de la population paysanne, il n'est plus de la première jeunesse pour un émigrant. Et il laisse derrière lui à Brutovce une femme avec une ribambelle d'enfants. C'est sa deuxième épouse parce que la première, Maria Korhnyak, est morte en 1884, à trente et un ans, lui laissant sur les bras quatre enfants dont le plus jeune avait à peine quatre ans lors de son décès. C'est ce qui a incité Mihály Popovic à se remarier dès le mois suivant. Anna lui a déjà donné des descendants, elle aussi : Joannius, Georgius, Katherine et Agatha. L'idée que sa femme puisse l'accompagner ne lui est même pas venue à l'esprit, il faut qu'elle s'occupe de la ferme et de la maisonnée pleine d'enfants.



Le père de Mihály était l'un des plus riches habitants de cette petite localité. En plus d'une grosse exploitation agricole, il tenait la taverne du village, où il vendait également quelques articles de consommation courante comme du sel, du sucre ou des aiguilles à coudre. De surcroît, il prêtait de l'argent. Étant le troisième enfant de la famille, Mihály ne pouvait cependant pas s'attendre à une grosse part d'héritage et la ferme est allée à l'aîné. Sans doute part-il en Amérique dans l'intention d'en rapporter suffisamment d'argent pour pouvoir acheter des champs ou des pâturages à Brutovce.

La liste des passagers ne révèle rien des raisons qui les poussent à émigrer, elle ne contient que des informations succinctes, leur nom, leur année (approximative) de naissance, la date de leur admission aux États-Unis, leur profession. Pour les huit émigrants qui arrivent à New York à bord du *Rugia*, la rubrique *occupation* indique *workman*, même pour Jakob Komara, qui n'a pourtant que quatorze ans. *Workman*, le mot sonne bien à leurs oreilles. Ils ne sont pourtant pas ouvriers, ce sont des paysans, des fils de paysans, de tout petits cultivateurs. Ils ne rêvent cependant pas de devenir *farmers*, ils n'ont pas l'intention de s'installer dans une région faiblement peuplée sur des terres vacantes qu'ils achèteront quelques années plus tard à l'État pour une somme modique. Ils ne veulent élever ni bœufs ni moutons, ils ne veulent pas cultiver de maïs. Non. Ce qu'ils veulent, c'est travailler à l'usine, à la mine, à la construction des chemins de fer.

De nombreux Slovaques trouvent effectivement un emploi dans les mines et les usines métallurgiques de Pennsylvanie, où ils triment dur, dans des conditions dangereuses, pour un salaire de misère. Ils sont parqués dans des logements collectifs, des trous sombres et puants, le travail est pénible et les risques d'accident omniprésents ; ils touchent généralement un dollar pour une journée de travail de douze heures. Au début, cela leur paraît une fortune par rapport à ce qu'ils gagnaient chez eux ou à ce que leurs parents leur glissaient de temps en temps dans la poche. La traversée de Hambourg à New York dans l'entrepont coûte autour de 34 dollars.

Mihály Popovic et ses compagnons ont rarement vu d'argent liquide à Brutovce. Les paysans vivent essentiellement en autarcie et n'achètent pas grand-chose, un vêtement parfois ou une

paire de bottes au bourg voisin, ou bien du pétrole pour leur lampe. Au village, et même au marché de Leutschau, l'économie de troc est encore très active. Moyennant cinq douzaines d'œufs et quelques minutes de marchandage, on peut obtenir une blouse de couleur et deux ou trois rubans.

Ils rêvent d'une vie meilleure en Amérique, d'un bon salaire, ils sont prêts à travailler dur, de toute façon, ils n'ont jamais fait que ça, ils espèrent être en mesure d'envoyer de l'argent à la famille restée au pays et, quand ils rentreront à Brutovce, pouvoir rapporter une coquette somme, des dollars, de gros billets qui craquent. Ils sont économes, ils savent ce qu'ils veulent. Ceux qui ne rechignent pas à l'ouvrage trouveront en Amérique des rues pavées d'or, c'est du moins ce que l'agent venu au village leur a fait miroiter. Et pour prouver qu'il dit vrai, il a tiré de sa poche quelques pièces d'or qu'il a fait tinter. Puis il leur a montré des images séduisantes d'un navire fendant fièrement les flots, d'une ville géante avec d'immenses immeubles tels qu'on n'en a jamais vu à Brutovce, d'une grande usine devant laquelle posent des ouvriers qui sourient jusqu'aux oreilles. L'usine, leur a expliqué l'agent, appartient à un émigré slovaque qui a entrepris la traversée quelques années auparavant. L'agent connaissait même son nom, et il leur a lu des extraits d'une lettre de ce riche Slovaque dans laquelle il était question de l'heureuse Providence et de la grâce de Dieu qui l'avaient conduit en Amérique.

Simon Herz d'Oświęcim a confirmé ces récits merveilleux à propos de l'Amérique quand, de l'autre côté de la frontière prussienne, il leur a tendu leurs billets de bateau pour la traversée de Hambourg à New York. Ils l'ont remercié chaleureusement et plus tard, à leur insu, il s'est fait adresser à lui-même des lettres de remerciements en leur nom, afin de mieux convaincre d'autres candidats au départ à Brutovce et dans d'autres localités habitées par des Slovaques. Un subterfuge très simple et très prisé des agents d'émigration.

Les Slovaques ont payé leur voyage d'avance. Les familles ont dû racler leurs fonds de tiroir, vendre une ou deux bêtes, un champ, un pré, peut-être ont-elles emprunté de l'argent à un riche paysan comme Mihály Popovic père, mais les taux d'intérêt sont toujours élevés. Peut-être aussi ont-elles donné à l'agent un lopin en guise de paiement.

Au moment des adieux, leurs parents et leurs frères et sœurs ont pleuré, mais c'est avec envie que leurs amis et leurs connaissances les ont vus monter dans la voiture à cheval conduite par le cocher du comitat de Zips pour entreprendre leur long voyage. Debout sur la place de l'église, les villageois ont suivi silencieusement du regard le véhicule qui se mettait en branle. Anna Pavliková, sept ans, se trouvait parmi eux. Elle a agité timidement la main, les yeux rivés sur Pavol Popovic pour qui elle s'était prise d'un béguin d'enfant depuis qu'à la fête patronale de l'année précédente, il l'avait fait tourner en l'air par jeu et l'avait embrassée. Les quatre voyageurs ont agité la main en retour et ont crié des au revoir jusqu'à ce que la foule massée devant l'église disparaisse derrière une colline ; alors, ils se sont enveloppés dans leurs couvertures de cheval odorantes et se sont nichés dans la paille répandue sur le sol de la patache. De part et d'autre de l'étroite route de terre, les prés et les champs étaient encore couverts d'une épaisse couche de neige. Mais du côté ensoleillé, de larges plaques brunes apparaissaient déjà sur les terres retournées. La dernière chose qu'ils ont aperçue de leur village était le clocher ramassé de l'église Saint-Vavrinec.

Des étrangers indésirables

Mendel Beck en a rêvé pendant de si longues années ! Il a échafaudé des plans auxquels il a renoncé ensuite, il a épluché les annonces des bureaux de navigation publiées dans les journaux, il a demandé conseil à ses amis et connaissances, il a tendu l'oreille et retenu tout ce que racontaient à la synagogue ceux qui étaient revenus d'Amérique, la vie à New York, ces immenses maisons dont une seule abrite autant d'habitants qu'un village de Galicie, de sorte qu'on ne connaît même pas le nom de ses plus proches voisins. Les rues interminables dont on ne voit pas le bout et où se pressent et se bousculent à tout moment des gens qui parlent très fort dans toutes sortes de langues, dont certains sont noirs comme de la poix, leur visage, leurs mains, et ils courent dans tous les sens, sans but apparent. Mendel Beck a assimilé toutes ces histoires, il a économisé tout ce qu'il pouvait, mettant de côté kreuzer après kreuzer, il a accepté de nombreuses privations jusqu'à ce qu'il ait enfin rassemblé l'argent de la traversée. Avec son ami Abraham Feld et trois autres jeunes gens, il a pris le train, en quatrième classe, jusqu'à Przemyśl, puis de Przemyśl à Cracovie et de là à Oświęcim. Avec les correspondances et les attentes, le voyage leur a pris toute une journée. En route, ils n'ont parlé de leur projet à personne ; quand quelqu'un les interrogeait sur

le but de leur voyage, ils donnaient des réponses évasives, insignifiantes. À la gare de Cracovie, ils ont ouvert l'œil pour repérer d'éventuels policiers et ont fait un grand détour pour les éviter.

Ils ont acheté leurs billets de bateau à Oświęcim, à l'agence hambourgeoise installée dans l'hôtel de Zator, en face de la gare. Un jeune homme râblé leur a montré le chemin, il les a accompagnés depuis la gare jusqu'à la porte de l'agence sans les perdre de vue, comme s'il craignait que les cinq jeunes gens ne s'égarent en traversant la place de la gare.

Un aigle impérial était accroché au mur du bureau de l'agence, ce qui leur a inspiré confiance. Un employé leur a demandé où ils voulaient aller, combien d'argent ils avaient sur eux et si c'était leur premier voyage en Amérique. Chacun a dû déboursier 66 florins pour son billet de bateau. Ils ont essayé de marchander, mais l'homme est devenu grossier et leur a dit qu'ils pouvaient s'estimer heureux : le lendemain, la traversée coûterait encore plus cher, et de surcroît, tous leurs frais étaient compris dans le prix, leur séjour à Hambourg jusqu'au départ du bateau, vivre et couvert, le tout de première catégorie et la nourriture casher, évidemment, et il a claqué de la langue. Puis il leur a donné un morceau de papier sur lequel figurait une adresse : Louis Fries, Maison générale des émigrants, 22 Neumannstrasse.

Arrivés à la Neumannstrasse, quand ils ont présenté leurs billets de bateau et demandé une chambre en précisant que la nuitée et le repas étaient déjà réglés, l'aubergiste s'est contenté de rire en hochant la tête. Pour les laisser dormir dans une chambre étouffante avec un seul lit, sur lequel deux d'entre eux ont été bien obligés de se serrer, les autres devant se contenter de paillasses posées par terre, il a exigé six florins par tête, et comme il leur réclamait un supplément pour le repas, ils y ont renoncé.

Mais voilà New York. Mendel Beck se tient avec ses compagnons sur le pont du *Suevia*, le paquebot de la Hapag sur lequel ils ont embarqué à Hambourg. Il bruine. Des mouettes plongent dans l'eau trouble en poussant des cris perçants. Il aperçoit une immense silhouette féminine jaillissant de la brume ; un homme qui se trouve à leur côté, un vieux juif de Lemberg, leur annonce qu'il s'agit de la statue de la Liberté.

Beck distingue vaguement les contours des bâtiments du port et les hauts immeubles qui courent jusqu'à l'horizon et dont il a tellement entendu parler chez lui. Il est arrivé. C'est le lundi 14 mai 1888.

Mendel Beck a vingt-cinq ans et est originaire de Lisko, sur le San. Cette petite ville des Carpates orientales compte environ 4 000 habitants, dont près de 60 pour cent de juifs. Beck est cordonnier de métier, ou plus précisément save-tier. Il n'a jamais confectionné la moindre paire de souliers neufs, se contentant de rapiécer, de rafistoler, de doubler et de recoudre de vieilles chaussures éculées. La plupart des habitants de la petite ville sont pauvres et ne peuvent pas se payer de chaussures neuves.

Abraham Feld, lui aussi natif de Lisko, est tailleur. Les autres compagnons de Beck, Hersch Springler, Hersch Lockspeiser et Jossel Rabock, viennent de Baligród, une bourgade située au sud de Lisko. Ils ont fait connaissance pendant le voyage jusqu'à Przemyśl et ont décidé de rester ensemble. De nombreux émigrants se déplacent en groupe, ils se sentent plus en sécurité pendant ce long et pénible voyage. D'ailleurs, ils se rassemblent volontiers en Amérique aussi, dans des quartiers d'habitation communs et sur leurs lieux de travail, entre Polonais, Ukrainiens, Slovaques, juifs...

À seize ans, Jossel Rabock est le plus jeune du groupe, les autres ayant autour de vingt-cinq ans. Chacun d'eux ne porte qu'un gros balluchon, maigre bagage pour des hommes qui quittent peut-être leur patrie pour toujours. Comme pour les huit Slovaques arrivés à New York quelques semaines avant eux, la mention *workman* figure sur la liste de passagers du *Suevia* que le capitaine Heinrich Barends remet à leur arrivée aux services d'immigration américains :

District of New York, Port of New York

I, H. Barends, Master of the German S.S. Suevia do solemnly, sincerely and truly swear that the following List or Manifest subscribed by me, and now delivered by me to the Collector of the Customs of the Collection District of New York, is a full and perfect list of all the passengers taken on Board of the said S.S. Suevia at Hamburg from which port said S.S. Suevia has now arrived : and that on said list is truly designated the age, the sex and the occupation of each

of said passengers, the part of the vessel occupied by each during the passage, the country to which each belongs, and also the country of which it is intended by each to become an inhabitant : and that said List or Manifest truly sets forth the number of said passengers who have died on said voyage, and the names and ages of those who died. So help me God.

*Heinrich Barends*¹

Mendel Beck et ses compagnons ont bien supporté la traversée, abstraction faite du mal de mer dont ils ont tous souffert. Leur voyage a duré quatorze jours, ils ont donc quitté Hambourg le 30 avril en direction du Havre où le bateau a encore embarqué plusieurs passagers avant d'entreprendre la traversée vers New York. Le *Suevia*, un vapeur rouillé qui est loin d'être de première jeunesse et est équipé d'une cheminée et de deux mâts, avait été conçu lors de son lancement en 1874 pour transporter 100 passagers de première classe, 70 de deuxième et 600 de troisième classe dans ce qu'on appelle le *steerage*, c'est-à-dire l'entrepont. À son entrée dans le port de New York en mai 1888, il a à son bord, à en croire le manifeste du navire, nom que l'on donne également à la liste des passagers, plus de 1 000 passagers d'entrepont, des émigrants de toute l'Europe, d'Allemagne et du Danemark, de Suède et de Norvège, de Russie et d'Autriche. De nombreux Autrichiens sont originaires de Galicie et de Hongrie.

1. District de New York, port de New York

Je soussigné H. Barends, commandant du S.S. *Suevia* allemand, jure solennellement, sincèrement et véridiquement que la Liste ou Manifeste ci-dessous signé par moi et que j'ai présentement remis au Contrôleur des Douanes du Collection District de New York, constitue une liste complète et intégrale de tous les passagers qui ont embarqué à bord dudit S.S. *Suevia* à Hambourg, duquel port ledit S.S. *Suevia* vient d'arriver : et que sur ladite liste sont véridiquement désignés l'âge, le sexe et le métier de chacun desdits passagers, la partie du navire occupée par chacun pendant la traversée, le pays dont chacun est ressortissant et aussi le pays dont il a l'intention de devenir un habitant : et que lesdits Liste ou Manifeste incluent véridiquement le nombre desdits passagers qui sont morts pendant ledit voyage, et le nom et l'âge de ceux qui sont morts. Je le jure devant Dieu.

Heinrich Barends

Au lieu des 600 passagers d'entrepont prévus à l'origine, le *Suevia* en transporte donc près du double, ce qui permet d'imaginer les conditions que Mendel et ses compagnons découvrent dans cette partie du navire : des représentants des nations, des religions et des langues les plus diverses, qui ont le plus grand mal à se comprendre mutuellement, parqués dans un espace affreusement exigu, femmes, hommes, enfants pêle-mêle – seules les salles d'eau et les toilettes sont séparées. Il ne faut pas longtemps avant que celles-ci soient dans un état indescriptible. Beck doit prendre sur lui pour avaler le repas qu'un membre de l'équipage puise dans un immense chaudron pour le verser dans l'écuelle de fer-blanc qu'il a achetée avant son départ de Hambourg ; Hersch Springler et Jossel Rabock, juifs pratiquants, ne touchent même pas à cette nourriture qui n'est pas casher. Ils lèvent les yeux au ciel en voyant leurs amis farfouiller dans cette bouillie innommable et se nourrissent exclusivement des vivres qu'ils ont emportés : biscuits, pain, oignons, thé, eau chaude allongée d'un petit coup d'eau-de-vie et d'un peu de sucre pour lui donner du goût. De toute façon, ils souffrent presque constamment du mal de mer et sont incapables d'avalier quoi que ce soit. À Hambourg, en même temps que sa gamelle de fer-blanc, Mendel Beck a acheté un flacon contenant un liquide brun foncé prétendument souverain contre les nausées ; c'est en réalité du rhum de qualité inférieure auquel, même avec la meilleure volonté du monde, il est incapable de faire franchir ses lèvres. Un de ses voisins de dortoir, un paysan ukrainien, est moins difficile. Mais ce breuvage douteux ne lui évite pas le mal de mer, à lui non plus.

Dans les petits espaces bas, mal éclairés, encombrés de lits superposés qui ne ménagent que d'étroits passages, règne une puanteur de miasmes humains, de vêtements et de corps crasseux, d'aliments avariés, de vomissures, d'urine et d'excréments.

Avant d'être autorisés à débarquer à New York, les cinq Galiciens doivent passer par le centre d'immigration de Castle Garden pour y être interrogés et examinés. Les passagers de l'entrepont sont poussés hors du bateau comme du bétail. *Quick ! Run ! Szybko ! Schneller !* Les ordres s'abattent sur eux

comme une averse de grêle dans différentes langues. Mendel Beck et Abraham Feld s'efforcent de ne pas se perdre de vue ; les autres restent collés à eux. Ils arrivent ainsi dans une grande salle divisée en compartiments qui rappellent des parcs à bestiaux. Ils y sont une fois encore – *quick, szybko, vite !* – répartis en plusieurs groupes et doivent, l'un après l'autre, lentement cette fois, défiler au pas de l'oie devant des hommes en uniforme qui les examinent de la tête aux pieds. Toujours comme dans un marché aux bestiaux. Un petit homme d'un certain âge pose quelques questions en yiddish à Mendel Beck, il lui demande d'où il vient, combien il a d'argent sur lui, s'il a déjà un emploi en vue (à bord, des voyageurs expérimentés lui ont dit et répété qu'il ne fallait surtout pas répondre par l'affirmative). Il est tellement ému qu'il ne peut que secouer la tête.

L'Amérique n'accepte pas tous ceux qui frappent à sa porte. Elle refuse les malades et les infirmes, les idiots et les aliénés ainsi que les épileptiques, les indigents et les nécessiteux dont on peut prévoir qu'ils représenteront une charge pour l'État, les individus accusés de crimes ou qui ont des mœurs notoirement dissolues, les prostituées, les hommes qui racolent des femmes ou cherchent à les faire entrer dans le pays pour les livrer à la prostitution, les polygames, les anarchistes, ceux qui prônent un renversement du gouvernement des États-Unis ou d'un autre pays par la violence ou appellent à l'assassinat de fonctionnaires et, enfin, les gens qui ont l'intention d'exercer toute forme de travail ou de service rémunéré (travail sous contrat) aux États-Unis à la suite d'une offre, d'une requête, d'une promesse ou d'un accord.

En réalité, les critères de sélection sont moins stricts qu'il n'y paraît ; les immigrants comptent dans leurs rangs de nombreux pauvres diables, des malheureux dont les biens se limitent à un balluchon rempli de vêtements miteux et à une ou deux casseroles. Mendel Beck, lui aussi, n'a pour tout bagage qu'une chemise de rechange, une seconde paire de chaussures (qu'il a ressemelée lui-même avant le départ) et quelques objets personnels comme un châle de prière et des téphillin – des phylactères. C'est bien pour cela qu'il est venu en Amérique, parce qu'il est pauvre et ne possède rien.

97 322



Les arrivants sont examinés avec un soin tout particulier pour vérifier qu'ils ne sont pas porteurs de maladies contagieuses, une tâche difficile si l'on songe à l'ampleur de la cargaison humaine que déverse un seul bateau : méningite, variole, trachome, typhus et typhus exanthématique, tuberculose ou phtisie, aussi qualifiée de *Jewish disease*, maladie juive. Les passagers de l'entrepont du *Suevia* défilent devant les médecins, qui retiennent les cas suspects, les gens affligés de handicaps visibles ou d'infirmités graves, les bossus et les boiteux, les faibles d'esprit et les séniles, les galeux et les lépreux pour leur apposer une marque à la craie : mis à l'écart pour examen approfondi. Une jeune femme juive est séparée de son mari, il tient à la main un petit garçon, l'enfant se met à pleurer, la femme tombe à genoux devant le médecin, elle se tord les mains, mais il se contente d'un geste, *allons, plus vite, szybko*. On l'entraîne de force hors de la rangée.

Si un passager a les yeux gonflés, on lui relève la paupière avec le doigt ou à l'aide d'un *buttonhook*, un tire-bouton, un accessoire féminin dont la fonction habituelle est de faire glisser plus facilement les boutons récalcitrants dans les boutonnières. Il s'agit d'établir la présence éventuelle d'un trachome, une infection oculaire contagieuse fréquente dans les *shtetls* et les quartiers miséreux de Galicie et de Russie. Abraham Feld n'a presque pas dormi à bord, il a les yeux rouges et gonflés d'épuisement ; il tressaille d'effroi quand le médecin approche le tire-bouton de son œil pour lui relever la paupière. Il a cru qu'il voulait lui arracher l'œil, explique-t-il ensuite, après avoir réussi l'examen de passage.

Ils sont enfin autorisés à monter dans le bac qui les conduira à terre.

Les candidats à l'immigration qui, en vertu des dispositions évoquées ci-dessus, se voient interdire l'entrée aux États-Unis sont, dans la mesure du possible, renvoyés immédiatement dans leur pays d'origine. Dans le meilleur des cas, à bord du bateau qu'ils ont pris pour venir. Si l'individu expulsé n'a pas suffisamment d'argent, le prix du retour est à la charge de la compagnie de navigation. Tous les passagers de l'entrepont du *Suevia* ne sont pas admis immédiatement aux États-Unis. L'indication *detained*, « retenu », est tamponnée sur la liste des passagers à côté du nom de certains d'entre eux. Plusieurs sont

autorisés à regagner la terre ferme quelques jours plus tard, un examen médical plus approfondi ayant révélé qu'ils ne souffrent d'aucune affection grave, seulement d'épuisement ; il arrive également que des membres de leur famille déjà installés aux États-Unis se rendent à Castle Garden et se portent garants d'eux, l'essentiel étant qu'ils ne soient pas à la charge des autorités américaines. Quelques-uns sont renvoyés en Europe ; ils ont commis l'imprudence de répondre qu'ils avaient déjà trouvé un emploi quand on les a interrogés sur ce point.

Les *Alien Contract Labor Laws* de 1885, 1887, 1888 et 1891 interdisant aux nouveaux immigrants d'exercer un travail contractuel ont été adoptées en grande partie à l'instigation des syndicats américains ; ces lois doivent mettre fin à la pratique courante des patrons américains consistant à faire venir d'Europe une main-d'œuvre bon marché, prête à travailler pour un salaire largement inférieur au niveau américain et, au besoin, à jouer les briseurs de grève. Les paysans galiciens et slovaques n'ont pas la moindre idée de ce qu'est une grève, ils n'ont jamais entendu parler des *labor unions*, les organisations syndicales. Les dispositions contre les travailleurs sous contrat sont appliquées de façon draconienne, il suffit parfois qu'un immigrant ait sur lui la lettre d'un parent dans laquelle celui-ci fait allusion à une entreprise précise pour qu'il soit refoulé à la frontière.

L'afflux incontrôlé d'immigrés originaires des régions les plus pauvres d'Europe inquiète également la classe supérieure américaine, qui y voit un danger pour la démocratie américaine, mais surtout pour son propre bien-être et sa sécurité. Face à la progression vertigineuse de l'immigration, les *nativists*, les « nativistes », des protestants anglo-saxons nés en Amérique qui estiment de leur devoir d'endiguer le flot d'éléments européens indésirables, commencent à s'organiser. À leurs yeux, les étrangers indésirables sont tous ceux qui ne sont pas comme eux, qui ont d'autres coutumes, pensent autrement, prient autrement, parlent autrement, jurent autrement : les Irlandais et les Italiens, les catholiques et les juifs – certains *nativists* sont convaincus que le pape de Rome est à la tête d'un complot pour prendre le contrôle de l'Amérique. Plus tard, leurs préjugés se dirigent également contre les immigrants

généralement incultes et démunis venus d'Europe de l'Est, quelles que soient leur nationalité et leur religion. L'Amérique aux Américains. Ces ressentiments sont encore alimentés par la crainte qu'avec les immigrants d'Europe, des anarchistes, des socialistes et d'autres fauteurs de troubles n'arrivent dans le pays, apportant avec eux des idées politiques radicales et nourrissant l'intention de syndiquer les ouvriers américains et de les inciter à la grève.

Le 4 mai 1886, lors d'une manifestation d'ouvriers révolutionnaires – en majorité des immigrés allemands – sur Haymarket Square à Chicago, un inconnu jette une bombe artisanale contre les rangs de la police venue disperser le rassemblement par la force. Sept policiers sont tués, un grand nombre blessés. La police ouvre alors le feu contre la foule de manifestants, faisant également des victimes dans le camp des ouvriers. Huit meneurs anarchistes, dont sept immigrés, sont traduits en justice à la suite de cet attentat ; à une exception près, ils sont tous condamnés à mort, bien qu'il ait été impossible de prouver leur culpabilité, ou même leur complicité. Il s'agit de venger les policiers morts. Quatre des condamnés seront exécutés en novembre 1887, un cinquième se suicide en prison et les deux derniers voient leur peine capitale commuée en prison à perpétuité.

Un des condamnés à mort, le social-révolutionnaire et anarchiste August Spies, originaire de Hesse et rédacteur en chef de l'*Arbeiterzeitung*, le « Journal des travailleurs » publié à Chicago en allemand, un homme aussi admiré que redouté pour sa rhétorique radicale, déclare avant son exécution dans la prison de Cook County : « Le jour viendra où notre silence sera plus puissant que les voix que vous étranglez aujourd'hui. »

Les débordements de Chicago, entrés dans l'histoire sous le nom de « massacre de Haymarket Square », attisent dans de vastes fractions de la société américaine, et plus particulièrement dans les milieux possédants, les craintes déjà vives d'une invasion étrangère du pays. Les contrôles de Castle Garden seront encore renforcés à la suite de ces événements.

Castle Garden, une ancienne forteresse située sur une petite île à l'extrémité sud de Manhattan, à l'emplacement de l'actuel

Battery Park, avait été aménagé en 1855 pour servir de centre d'émigration. Mais ces bâtiments se révélant bientôt trop exigus pour absorber l'afflux d'immigrants, Castle Garden est fermé en avril 1890. En janvier 1892, on inaugure l'Immigration Center d'Ellis Island, un vaste établissement aux installations modernes. La procédure d'immigration reste fondamentalement identique.

Mathias Komara, Jakob Komara, Pál Popovic, Jan Virosztek et les autres émigrants slovaques de Brutovce, arrivés à New York trois semaines avant Mendel Beck, sont passés, eux aussi, par Castle Garden. Ils ont dû subir examens et interrogatoires avant d'être enfin jugés en assez bonne santé et suffisamment robustes pour venir trimer en Amérique en tant qu'ouvriers non qualifiés. Dans les mines ou les houillères, dans les usines sidérurgiques, à la construction des voies ferrées permettant d'ouvrir le continent au développement – la jeune industrie américaine a constamment besoin de travailleurs qui n'ont pas froid aux yeux et ne sont pas très exigeants. Les paysans slovaques ne sont porteurs d'aucune idée radicale, d'aucun programme révolutionnaire. Ils n'ont jamais entendu parler de ce genre de choses à Brutovce. Dans le comitat de Zips, comme dans tous les villages, les habitants maudissent évidemment les autorités, les fonctionnaires du fisc, les gendarmes qui leur collent une amende quand ils font du tapage parce qu'ils ont un coup dans le nez, mais ils n'ont jamais manqué de respect envers l'État. Ils sont allés consciencieusement à l'église tous les dimanches et ont respecté honnêtement les jours de jeûne pour ne pas s'attirer la colère du curé et ne pas faire honte à leurs parents. Et ils n'ont pas l'intention d'agir autrement en Amérique.

En 1888, 540 000 Européens émigrent aux États-Unis. La majorité d'entre eux – 110 000 – est originaire d'Allemagne. Viennent ensuite l'Angleterre, l'Écosse, la Suède et l'Italie. L'Autriche-Hongrie n'arrive qu'en sixième position avec environ 46 000 individus. La plupart des émigrants sont des hommes ; à bord du *Suevia* aussi, les familles représentent une exception ; quant aux jeunes filles et aux femmes qui voyagent seules, elles sont extrêmement rares, comme le révèlent les listes de passagers. On ne fera venir les femmes que plus tard,

souvent avec les enfants. Et il y aura alors des bateaux à destination de l'Amérique dont les passagers de l'entrepont seront majoritairement des femmes.

L'excédent de représentants du sexe masculin dans ce premier mouvement d'émigration modifie l'équilibre démographique dans les villages de leurs pays d'origine : on manque désormais d'hommes. Dans les villes, leur départ est compensé par l'apport de ruraux. À l'inverse, on observe en Amérique un surplus de jeunes gens, et ce sont les femmes qui manquent.

En Galicie, ce déséquilibre est encore à peine sensible et concerne tout au plus certains villages particulièrement touchés par l'émigration. Dans cette terre orientale de la couronne austro-hongroise, l'émigration vient de débiter et on ne peut pas encore parler, au cours de ces années, d'exode depuis les territoires autrichiens. Ce mouvement ne s'amorcera réellement qu'après 1890, relativement tard donc par rapport à d'autres pays européens.

Mendel Beck, Hersch Springler, Abraham Feld, Mathias Komara et leurs compagnons sont les précurseurs d'une vague immense qui finira par balayer toute l'Europe de l'Est.

Albert Ballin

Pour Albert Ballin, Mendel Beck et ses compagnons représentent avant tout du fret qu'il s'agit de transporter de l'autre côté de l'Atlantique le plus vite possible et au meilleur prix afin de réduire au maximum les frais de la compagnie maritime. Ce calcul ne laisse place à aucune considération sentimentale, la navigation transatlantique est un négoce impitoyable.

Albert Ballin, né en 1857, est le treizième et dernier enfant du marchand juif danois Samuel Joel Ballin, qui tenait à Hambourg une petite agence d'émigration, Morris & Co. En 1874, à la mort de Samuel Ballin, Albert reprend l'entreprise paternelle. Il n'a encore que dix-sept ans. Malgré sa jeunesse et son origine juive, ce petit jeune homme hyperactif se tire brillamment d'affaire dans le milieu plutôt rude du port de Hambourg. Il est aidé par son humour, ses manières accortes et, surtout, par sa maîtrise parfaite du bas allemand. Un Hambourgeois bon teint, bien que de confession juive.

Morris & Co possède une licence lui permettant de jouer les intermédiaires entre les émigrants du Schleswig-Holstein, du Mecklembourg et de l'étranger et les compagnies de navigation. Les candidats au départ sont recrutés par des agents engagés à cette fin et sont conduits de Hambourg en Grande-Bretagne, d'où ils entreprennent la traversée de l'Atlantique sur des navires de ligne britanniques. Les agents maritimes

allemands n'y trouvent pas leur compte, puisqu'ils ne peuvent encaisser que le prix du passage relativement bon marché entre Hambourg et l'Angleterre.

Le jeune directeur de Morris & Co prend rapidement conscience que le transport des émigrants constitue un marché intéressant. Pourtant, les grandes compagnies de navigation hambourgeoises, la Hapag en tête, hésitent à se lancer dans ce lucratif transport de masse ; les Hanséates sérieux jugent cette activité suspecte, ne serait-ce qu'en raison des méthodes brutales de ceux qui s'y livrent, comme Morris & Co. On considère, parfois à juste titre, que les agissements des intermédiaires sans scrupule se rapprochent de la traite d'êtres humains, qu'ils voient les émigrants comme du bétail devant être conduit à l'endroit qui leur assurera le plus grand profit. Hambourg compte de nombreuses sociétés qui fournissent leurs cargaisons humaines aux compagnies maritimes : Harry Cohen et Albert Hirschmann, Rudolf Falck, Moritz Morawetz, Louis Scharlach & Co, Spiro & Co et bien d'autres encore.

Depuis le début de l'émigration en provenance d'Europe de l'Est, les grandes sociétés d'expédition hambourgeoises comme Louis Scharlach & Co, ou Moritz Morawetz, sont obligées de faire appel de façon croissante aux services d'agents de Galicie ou de Haute-Hongrie, qui connaissent bien les particularités et les pratiques des autorités locales – caractéristiques qui échappent largement aux gens d'ailleurs. Les agents locaux emploient à leur tour de nombreux sous-agents et autres auxiliaires. On assiste ainsi à la création d'un réseau aux mailles serrées qui s'étend jusqu'aux plus petits hameaux des vallées reculées des Carpates et se charge de fournir régulièrement aux navires en partance de Hambourg de nouvelles cargaisons d'émigrants.

En même temps, la rapide expansion du mouvement d'émigration oblige les compagnies de navigation qui veulent une part du gâteau à mettre en service des paquebots de plus en plus imposants et de plus en plus rapides. Les plus grands ports européens qui assurent la liaison transatlantique – Hambourg, Brême, Le Havre, Rotterdam, Anvers et Liverpool – font feu de tout bois pour s'emparer de ce marché. Les passagers de l'entrepont sont pour l'essentiel de pauvres diables, mais ils prennent une importance croissante dans les transports



maritimes de l'Atlantique nord en tant que « fret de retour ». Les navires qui transportent des matières premières d'Amérique en Europe ont en effet du mal à trouver une cargaison équivalente pour la traversée en sens inverse. Les émigrants arrivent donc à point nommé. Ils permettent une meilleure exploitation des bateaux et assurent des rentrées supplémentaires à leurs propriétaires. Le nombre fait le profit. Avec la montée en flèche de l'exode, le transport des passagers d'entrepont devient bientôt la principale activité des grandes lignes de navigation. Afin de pouvoir acheminer le plus grand nombre possible d'émigrants outre-Atlantique, on réarme même de vieux rafiots comme le *Suevia* pour le transport de masse.

L'attitude réservée de la Hapag à l'égard de ce lucratif commerce de fret humain évolue en 1886, quand Albert Ballin reprend le service « traversées » de cette compagnie de navigation traditionnelle. Il a alors vingt-neuf ans. Il a appris le métier sur le tas, avec toutes ses zones d'ombre, dans la société d'émigration de son père. Il a les dents longues et, deux ans plus tard déjà, il devient le plus jeune directeur de la Hapag. Autodidacte et cosmopolite, il fait une carrière exceptionnelle même pour la période de miracle économique de la Belle Époque. Albert Ballin est constamment en avance sur son temps et sur ses contemporains, il est doté d'une incroyable perspicacité en ce qui concerne l'évolution de la navigation maritime et nourrit des projets ambitieux. C'est un homme d'affaires brillant et un visionnaire audacieux. Il entretient des relations presque amicales avec l'empereur d'Allemagne, tout en critiquant sans indulgence le chauvinisme allemand braillard qu'incarne Guillaume II. Sans être pratiquant, Ballin n'envisagerait pas un instant de renoncer à sa religion ni de la renier. Aussi est-il blessé quand il se fait traiter avec mépris de « juif de l'empereur » par des milieux juifs allemands.

Albert Ballin a un flair incomparable pour les évolutions nouvelles et un sens remarquable de ce qu'on appellera plus tard la réclame, ou la communication. En 1888, l'année même où les Slovaques de Brutovce partent pour l'Amérique, la Hapag met en service, à l'instigation de Ballin, le paquebot rapide le plus grand et le plus moderne de la navigation transatlantique. Connaissant la passion de l'empereur allemand pour la marine, le jeune directeur décide de donner à ce superbe

navire flambant neuf le nom de l'épouse de Guillaume II. Une publicité efficace, qui présente l'avantage supplémentaire de ne pas coûter un sou. Le navire est donc baptisé l'*Augusta Victoria*, avec un léger lapsus ; dans l'enthousiasme général, les Hambourgeois n'ont manifestement pas pris note que l'impératrice s'appelle en réalité Auguste Victoria.

Cette erreur n'indispose pas Guillaume II, qui conserve toute sa bienveillance à ce prodigieux homme d'affaires. L'empereur rêve d'une flotte allemande puissante, condition préalable à son ambitieux projet : faire de l'Allemagne une puissance coloniale. Albert Ballin semble lui montrer la voie, bien que le directeur de la Hapag n'ait rien d'un militariste.

À la fin des années 1880, sous l'impulsion dynamique de son jeune directeur, la Hapag réussit à s'assurer une part considérable du marché du transport des passagers d'entrepont entre l'Allemagne et l'Amérique, et à éclipser ainsi sa rivale la plus redoutable, la Norddeutsche Lloyd, installée à Brême, et depuis de longues années numéro un incontesté de la navigation allemande.

Albert Ballin ne manque pas une occasion de faire de la publicité pour les navires de la Hapag ; l'éclat de la compagnie qu'il dirige doit surpasser celui de tous ses concurrents. Pour lui, toutes les occasions sont bonnes et il n'hésite pas à mettre habilement ses employés en scène si cela peut servir la réputation de la Hapag. En 1894, quand le capitaine Heinrich Barends, sous le commandement duquel le vieux paquebot *Suevia* a fait la traversée vers New York avec à son bord Mendel Beck, Abraham Feld et leurs compagnons, accomplit son centième aller-retour à travers l'Atlantique nord, Albert Ballin fait en sorte que l'anniversaire ne passe pas inaperçu. Le *New York Times* du 5 mai 1894 rend hommage à cet événement peu commun en publiant un long article : « *A hundred Atlantic round trips* ». À en croire le quotidien, le capitaine Barends s'est fait embaucher à quatorze ans comme mousse sur un voilier et a gravi avec opiniâtreté et ténacité les échelons jusqu'à occuper sa position actuelle – une carrière à l'américaine, ou peu s'en faut.

Le capitaine Barends est particulièrement fier d'avoir accompli ces 100 traversées de Hambourg à New York et retour sans avarie ; tous les navires qu'il a commandés, le *Cimbria*,

le *Halsatia*, le *Cyclops*, le *Suevia*, le *Lotharingia*, le *Silesia*, le *Westphalia*, le *Wieland*, le *Dania*, l'*Augusta Victoria* et enfin le *Normannia*, ont atteint sains et saufs leur port de destination.

Albert Ballin n'est pas seulement bien vu de l'empereur d'Allemagne, il est également très apprécié des employés de la Hapag, du capitaine jusqu'au dernier des matelots récemment embauchés ; il parle le même langage que les marins, sans familiarité excessive, il est lui-même issu d'un milieu modeste et connaît la vie. Son nom circule jusqu'en Europe de l'Est : Albert Ballin, le maître des navires qui vont de Hambourg en Amérique, la liaison incontournable avec le Nouveau Monde où s'élèvent des montagnes d'or et où règne une liberté illimitée.

« Nous partons avec Ballin. » Ces mots résonnent aux oreilles des émigrants comme une fabuleuse promesse.

Le commerce d'une chair délicate

Krencia Salter s'interroge longuement : doit-elle s'adresser à la police ? Jusqu'à présent, ses expériences avec les gardiens de la paix ont été plutôt fâcheuses. Il lui est fréquemment arrivé de se faire grossièrement apostropher par un de leurs représentants alors qu'elle passait sur le trottoir en trimbalant ses marchandises, fruits et légumes, dans une carriole à bras jusqu'au marché de la Rudolfsplatz. Et elle a du mal à ne pas exploser chaque fois qu'un policier s'arrête devant son étal, choisit nonchalamment la plus belle pomme, la frotte sur sa veste d'uniforme pour la faire briller avant de la croquer de bon cœur – sous ses yeux, sans payer, bien sûr, ni même gaspiller sa salive pour la remercier. Chaque fois, elle ravale sa colère et esquisse un sourire forcé.

Autant que possible, Krencia Salter évite tout contact avec la police, une habitude acquise dans sa ville natale de Borszczów, qu'elle a quittée pour venir à Czernowitz ; en Galicie, les policiers étaient encore plus brutaux et cyniques qu'ici, en Bucovine.

Après avoir mûrement réfléchi, la marchande juive se décide enfin à se rendre au poste situé à côté de la place du marché pour déposer une plainte. Un employé l'écoute et l'adresse à la direction de la police. Il lui remet un billet sur lequel il a noté un nom et quelques lignes ; qu'elle le présente

à l'entrée et on lui indiquera la personne compétente. Krencia Salter connaît l'imposant bâtiment de la Direction de la police royale et impériale de la Ferdinandsplatz. Elle passe, hésitante, devant la sentinelle de faction et montre au portier le billet sur lequel figure le nom de Krzywanowski, souligné deux fois. Le portier la fait monter au premier étage et lui fait signe de s'asseoir sur un banc, dans le couloir, avant de disparaître derrière une porte.

Il n'en a pas pour longtemps, lui dit-il quand il réapparaît, et il la laisse seule.

Quelques instants plus tard, un homme d'une quarantaine d'années l'invite à entrer. Il porte un lorgnon et lui demande si elle préfère parler allemand ou polonais. Elle choisit l'allemand et il hoche la tête d'un air approbateur. Qu'elle lui raconte ce qu'elle a sur le cœur. Tout d'abord, elle ne sait pas par quel bout commencer, elle amorce une phrase, s'interrompt, prend un nouveau départ, mais elle finit par se calmer et entreprend de lui expliquer ce qui l'amène.

Elle est certaine de connaître la femme qui se promène tous les matins au marché, elle l'a déjà vue à Borszczów, autrefois, elle était plus jeune, plus mince, mais pour le reste, elle n'a presque pas changé. Krencia se souvient très bien de ses traits, de sa démarche, de son regard d'aigle qui paraît constamment aux aguets et auquel rien n'échappe. Son comportement était exactement le même à Borszczów, elle était apparue un beau jour sans que personne ne sache d'où elle venait, elle avait flâné, bavardé avec les uns et les autres sans cesser d'examiner attentivement les passants. Jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherchait : la fille du voisin de Krencia Salter, la petite Chana, quinze ans, jolie mais timide. L'étrangère, qui se faisait alors appeler Anna Strassberg, s'était liée avec la jeune fille, elle lui demandait de lui rendre de menus services, de lui faire quelques courses. Elle avait ensuite invité Chana à lui tenir compagnie, et ses parents n'y avaient rien vu à redire. Elle avait fini par tourner la tête à la petite en lui promettant une bonne place à l'étranger, dans une famille juive de Constantinople, des amis à elle. Ils cherchaient justement une bonne d'enfants et offraient un bon salaire, avait prétendu cette Anna Strassberg. Elle avait promis aux parents d'accompagner Chana et de veiller sur elle comme sur sa propre fille.

Elle avait même eu la générosité d'avancer l'argent du voyage et d'acheter une robe neuve à Chana. Tout le monde enviait la petite, il n'y avait eu que ses parents et ses frères et sœurs pour pleurer quand, au côté d'Anna Strassberg, elle avait pris le train de Borszczów pour Lemberg.

Personne n'avait plus jamais entendu parler de Chana. La première semaine, ses parents avaient bien reçu une lettre dans laquelle elle leur disait qu'elle allait bien et promettait de leur récrire bientôt. La deuxième lettre n'était jamais arrivée. L'adresse notée sur l'enveloppe était fausse, tous les envois de sa famille lui avaient été retournés : destinataire inconnu. Dès cet instant, certains habitants de Borszczów avaient soupçonné que la malheureuse avait dû se retrouver dans une maison de tolérance et qu'Anna Strassberg était une trafiquante qui vendait de jeunes juives de Galicie et de Bucovine à des bordels.

L'homme au lorgnon lève la main droite et Krencia Salter s'interrompt. N'est-il pas concevable qu'au lieu d'avoir été enlevée, la jeune fille ait quitté sa famille de son plein gré pour suivre cette femme qu'elle connaissait ? objecte Adam Krzywanowski. Peut-être voulait-elle échapper à l'étroitesse de la vie qu'elle menait au sein d'une famille pieuse, sortir de cette petite ville, elle aura rêvé de voyages, de pays lointains, de jolis vêtements, c'est fréquent chez les jeunes filles.

Krencia Salter estime que cette hypothèse est exclue. Pas Chana. Personne à Borszczów n'a imaginé une chose pareille, et les parents de la petite moins encore que les autres. Ils se sont précipités chez le rabbin pour lui demander conseil, mais il s'est contenté de lever les bras au ciel, que pouvait-il faire ? Alors ils ont couru prévenir la police. On les a écoutés et on les a renvoyés avec de vagues promesses : on allait s'occuper de l'affaire. Mais il ne s'est rien passé.

Krencia Salter est sûre qu'Anna Strassberg est venue à Czernowitz chercher de nouvelles marchandises humaines. Elle a bien vu qu'elle engageait la conversation avec de jeunes et jolies bonnes envoyées par leurs patronnes faire les commissions au marché. Il y a quelques jours, elle a disparu avec une jeune fille, bras dessus bras dessous, dans la Karolinengasse.

Krencia raconte tout cela à l'homme au lorgnon et au grand front. Il l'écoute attentivement, hoche la tête et prend des notes dans un cahier. Chaque fois qu'il repose son crayon,

il caresse sa moustache noire, soigneusement taillée. Anna Strassberg, épouse Feldmann, est connue de ses services, dit-il enfin, elle est native de Czernowitz, mais vit à l'étranger depuis des années, tantôt, apparemment, à Constantinople, tantôt à Bombay, en Inde. Cela fait un moment que la police l'a à l'œil, elle revient de temps en temps dans sa patrie et fait un tour en Bucovine, en Galicie, avant de disparaître une nouvelle fois, généralement en compagnie de deux ou trois jeunes filles auxquelles elle prétend avoir trouvé des emplois de domestiques dans de riches familles juives à l'étranger.

Adam Krzywanowski est commissaire de la police judiciaire et il a une idée très précise de la façon dont ces choses se passent concrètement. Il sait qu'une fois qu'elles ont quitté le pays avec Anna Strassberg-Feldmann, les filles disparaissent définitivement, leurs familles et leurs proches ne les revoient plus et n'entendent plus parler d'elles. Au début, ils reçoivent encore des nouvelles épisodiques, une lettre, une carte, de Varna, de Constantinople, et puis plus rien. Il s'agit toujours de jeunes juives des *shtetls* galiciens, de Chrzanów, Leszniów, Czortków, Borszczów que les juifs appellent Bortschow, de Lemberg, de Buczacz et de Czernowitz. Cela fait des années qu'Adam Krzywanowski s'occupe d'affaires de proxénétisme et de trafic de jeunes filles, en Bucovine et en Galicie ; c'est une tâche interminable, décourageante.

Quand Anna Feldmann est convoquée pour interrogatoire, elle le prend de haut. Cette grande voyageuse est simplement de passage dans sa ville natale de Czernowitz.

Où se trouve sa résidence habituelle ?

Cela fait neuf ans qu'elle vit en Inde, à Bombay, où elle tient un restaurant. Elle cherche actuellement du personnel de service, des jeunes filles travailleuses pour cet établissement fréquenté par la meilleure société, des maharadjas, des diplomates, des fonctionnaires coloniaux britanniques. Elle est en mesure de les payer très correctement, ses employées sont nourries et logées, elle s'occupe d'elles comme de ses propres enfants.

Les policiers sourient d'un air entendu. Ils connaissent la chanson ! Soupçonnée de traite de Blanches, Anna Feldmann est arrêtée. Elle proteste, pousse les hauts cris, perd soudain son air distingué, jure comme une poissonnière et voyant que

cela ne sert à rien, fait appeler un avocat et s'acquitte de la caution réclamée, d'un montant de 50 florins. Elle ne manque visiblement pas d'argent. Elle est invitée à ne pas quitter la capitale de la province, Czernowitz, jusqu'à nouvel ordre.

Entre-temps, la police adresse une dépêche au consulat austro-hongrois de Bombay, demandant si l'on y connaît une certaine Anna Feldmann.

La réponse ne se fait pas attendre. Le consul télégraphie qu'elle n'est que trop connue dans la ville portuaire indienne ; c'est une femme dangereuse, une maquereille notoire, elle fait venir des jeunes filles de Galicie et de Bucovine et les oblige à se prostituer à Bombay. Le consulat est informé de ces affaires contrariantes, mais ne peut rien faire : il a les mains liées car les autorités locales refusent d'intervenir. Pour le moment, ladite personne se trouve, paraît-il, en Bucovine où elle est allée chercher un complément de stock pour son lucratif commerce de jeunes filles. Dans l'intérêt de la moralité publique et des jeunes victimes entraînées sur la voie du péché, conclut le consul, il serait souhaitable de mettre enfin un terme aux agissements de cette créature de sinistre réputation et de la condamner à la peine qu'elle mérite.

Anna Feldmann est à nouveau appréhendée et, cette fois, elle est présentée au juge. Elle fait des pieds et des mains pour dissiper tous les soupçons, elle fait venir des témoins pour confirmer ses dires et se porter garants de ses mœurs irréprochables. Défilent ainsi à la barre une certaine Chana Ruhalter de Rarancza, suivie de Lejzor Hecht, Salomon Redlich et Rubin Rabinowicz de Czernowitz. Tous déclarent d'une seule voix que l'accusée n'a pas mis les pieds en ville depuis neuf ans et qu'ils savent par ailleurs que c'est une personne tout à fait comme il faut ; les accusations portées contre elle n'ont ni queue ni tête.

Les témoins manquent de crédibilité et s'empêchent dans leurs contradictions. Anna Feldmann est finalement déclarée coupable et condamnée à quatre mois de cachot, une sanction renforcée par un jour de jeûne par semaine.

Les documents ne permettent pas d'établir si elle est condamnée pour traite de jeunes filles ou pour proxénétisme.

Adam Krzywanowski sait qu'il n'a remporté qu'une victoire d'étape. Un unique procès ne suffira pas à démanteler le

négoce international de « chair délicate » : quatre mois de cachot ne constituent pas une peine assez dissuasive. Les profits de la traite des Blanches sont tels que beaucoup sont prêts à assumer ce risque.

Anna Feldmann n'est pas la seule maquerelle originaire d'Autriche établie à Bombay. À en croire le communiqué du consul d'Autriche, toute une série de marchands de Galicie spécialisés dans la traite des Blanches « possèdent des agences permanentes à Alexandrie, Port-Saïd, Calcutta, Madras et Singapour ». Toutes les tentatives pour y mettre le holà se sont malheureusement heurtées à la léthargie des autorités responsables. En Europe également, que ce soit en Autriche ou ailleurs, les pouvoirs publics ne manifestent guère de zèle pour sanctionner ces délits. Adam Krzywanowski a déjà rédigé d'innombrables requêtes à ce sujet, en vain.

En outre, les contrevenants font preuve d'une remarquable ingéniosité. Pour dissimuler leur trafic et se soustraire aux enquêtes des autorités, ils utilisent dans leurs échanges un code bien à eux. On peut ainsi lire dans la lettre d'un tenancier de bordel polonais adressée à un collègue de Buenos Aires : « Attends une douzaine de cuillers en argent. » Dans le langage des trafiquants, les jolies filles bien faites se transforment ainsi en « cuillers en argent », en « balles de soie » voire en « tapis de Smyrne ». Les moins avenantes sont présentées comme de la « farine ». Il est ainsi question de « cinq tonneaux de farine » dans un courrier intercepté par la police. D'autres marchands se servent d'un code faisant allusion à l'origine géographique des jeunes filles. Ils parlent par exemple de plusieurs « barriques de vin hongrois », de « trois sacs de pommes de terre » ou d'autant de « saucisses de foie ». Les « saucisses de foie » et les « pommes de terre » désignent habituellement les Ruthènes ou les Russes, le « vin hongrois » se référant évidemment aux Hongroises mais également aux Croates. Les « pommes de terre » ou « sacs de pommes de terre » sont les laiderons, qui n'ont qu'une faible valeur marchande. Ces malheureux « sacs de pommes de terre » sont généralement livrés à des maisons de tolérance bon marché d'Inde ou d'Égypte.

La traite des Blanches forme un réseau mondial. Varna et Galați, au bord de la mer Noire, sont considérées comme les

principaux lieux d'embarquement des filles de Galicie, mais la gare du Nord de Gänserndorf, près de Vienne, passe pour un « entrepôt » de première importance. À partir de là, les filles sont réexpédiées notamment vers Constantinople où existe, dit-on, une véritable bourse de vente aux enchères de « chair délicate ». On y paye entre 300 et 600 florins pour de la « marchandise de premier choix » – quant au « nec plus ultra », les « cuillers en argent » de première catégorie, convenant aux bordels les plus distingués qui accueillent une clientèle exigeante, à Buenos Aires par exemple, il peut rapporter jusqu'à 2 000 florins à leur propriétaire.

Les jeunes filles sont traitées comme des esclaves, obligées de verser des sommes exorbitantes pour leur nourriture et leur logement ainsi que pour les vêtements indispensables, de sorte que, bien qu'elles gagnent souvent beaucoup d'argent, elles sont toujours lourdement endettées à l'égard de leur souteneur ou du tenancier du bordel. Constamment accablées de dettes, elles sont revendues et passent d'une maison à l'autre, descendant chaque fois d'un échelon jusqu'à ce que, malades et usées, elles échouent dans un établissement de dernière catégorie avant de sombrer finalement dans la misère.

Cette forme sordide de traite humaine n'est pas seulement répandue en Galicie ; elle touche également d'autres territoires d'Europe de l'Est et du Sud, la Roumanie, la Russie, la Pologne russe, mais aussi l'Ouest, avec la France, l'Angleterre, les États-Unis. La Galicie, terre de la couronne austro-hongroise, joue néanmoins un rôle particulièrement sinistre, car c'est la région natale d'un grand nombre de jeunes victimes aussi bien que de la plupart des trafiquants. Certains exercent parallèlement les fonctions d'agents d'émigration, les deux activités étant étroitement liées. Le procédé est fondamentalement le même : convaincre des personnes crédules de se fier à des promesses fabuleuses et de renoncer à l'existence misérable qu'elles mènent chez elles dans l'espoir de trouver aisance et bonheur à l'étranger. C'est ainsi que les émigrants, mais également des jeunes filles et des femmes, se laissent séduire. Dans bien des cas, le trafiquant est en même temps maquereau et tenancier de bordel, il a donc toutes les cartes en main.

On sert à ces très jeunes filles incultes des histoires abracadabrantes en leur faisant miroiter des gains faciles en qualité de